

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

BRYKMAN, Geneviève. *Berkeley et le cartésianisme*. Nanterre, France : Université Paris X, Département de philosophie, 1997. (Le temps philosophique n° 2) 167 p.

par Sébastien Charles

*Horizons philosophiques*, vol. 9, n° 2, 1999, p. 136-139.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801138ar>

DOI: 10.7202/801138ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

**BRYKMAN, Geneviève. *Berkeley et le cartésianisme*. Nanterre, France : Université Paris X, Département de philosophie, 1997. (Le temps philosophique n° 2) 167 p.**

Édité sous la direction de Geneviève Brykman, la grande spécialiste française de la pensée de Berkeley, *Berkeley et le cartésianisme* est la publication des actes d'un colloque tenu en juin 1996 à l'Université de Paris X-Nanterre dans le but de célébrer à la fois l'achèvement de la traduction des *Œuvres* de Berkeley (4 vol., P.U.F., «Épiméthée», 1985-1997) et le quadricentenaire de la naissance de Descartes. Les huit articles contenus dans cette publication n'ont l'ambition, concernant les rapports entre Descartes et Berkeley, que de «ré-ouvrir un chantier trop délaissé par les chercheurs» (p. 5). L'ouvrage présente donc huit articles différents précédés par un avant-propos signé Geneviève Brykman et suivis d'une présentation des auteurs.

Dans *Descartes, Berkeley et la philosophie de l'esprit*, Roselyne Dégremont retrace l'histoire de la philosophie husserlienne développée dans la *Philosophie première* qui évoque ces deux grandes figures de la Modernité que sont Descartes et Berkeley en faisant du premier l'inventeur de l'*ego cogito* et du second le révélateur de l'importance des *cogitata*. Mais les deux hommes ne sont pas exempts de toute critique. Laisant se déployer la pensée de Husserl, Roselyne Dégremont énumère les reproches de ce dernier à l'égard de ses prédécesseurs. Bien que Berkeley semble être plus près de l'expérience phénoménologique que Descartes, il n'en reste pas moins éloigné en ce qu'il ne voit pas l'importance du noématique. Ayant de nouveau raison contre Descartes (et Locke) quand il refuse une pseudo-distinction entre qualités premières et secondes, Berkeley a toutefois tort, aux yeux de Husserl, de refuser toute existence possible à l'universel. Or, pour un phénoménologue, le nominalisme manque quelque chose de primordial puisque «penser, c'est penser le général» (p. 20). En conclusion, Husserl avance que ni Descartes ni Berkeley n'ont réellement saisi la vraie nature de l'esprit et conclut que ce geste philosophique inaugural revient au seul phénoménologue. Roselyne Dégremont a le mérite de mettre fin à son article en disant haut et fort que faire de l'histoire de la philosophie ainsi revient à tronquer le passé en voulant l'intégrer, et en exposant les limites de tous les philosophes de la subjectivité, Husserl y compris.

Silvia Parigi, dans *Is there a Cartesian Road to Immaterialism?*, s'attache à montrer, contre Charles McCracken, qu'il n'y a qu'une voie possible menant à l'immatérialisme (et non deux), et que celle-ci est à la fois empirique et cartésienne. Dans un premier temps, elle expose avec beaucoup de minutie l'historique de la

notion d'*idea* en essayant de comprendre comment et pourquoi elle acquiert le statut que la philosophie berkeleyenne lui offre. Après avoir montré, dans un second moment, les implications logiques d'une telle théorie de l'idée, Silvia Parigi nous laisse entrevoir qu'au début du siècle des Lumières tout était en place pour laisser advenir un réel immatérialisme philosophique d'inspiration cartésienne et lockienne. Berkeley est donc bien à la croisée de deux chemins philosophiques.

Wolfgang Breidert, de son côté, rappelle dans *Berkeley's sources in mathematics*, l'intérêt sans cesse présent de Berkeley à l'égard des mathématiques. Il insiste sur la nécessaire influence de Dechales (et non, comme on le dit trop souvent, de celle de Cavalieri qui doit être réévaluée à sa juste valeur) sur la mathématique berkeleyenne et sur celle, possible, de Doria.

La contribution de Gabriel Moked, intitulée *Measurement, Extension and Contraction in Berkeley and Descartes*, porte sur un point très technique de l'histoire des sciences et montre que Berkeley est plus proche de Descartes que de Locke quand il refuse la notion d'espace absolu. Mais le rejet de la divisibilité à l'infini le sépare cette fois de l'auteur du *Discours de la méthode* dans ses conclusions : l'objectivité de la mesure ne dépend pas comme chez Descartes de la continuité géométrique de l'étendue et des comparaisons angulaires, mais d'énumérations de minima considérées comme des «longueurs atomiques». En annexe, l'auteur montre que le rejet du plein, combiné avec celui d'un temps, d'un espace et d'un mouvement absolu, fait de Berkeley un précurseur possible de la théorie einsteinienne de la relativité restreinte, en rupture avec la dynamique cartésienne.

Dans *Demons that Deceive, Gods that Perceive, and the Limits of Scepticism*, Charles J. McCracken, maniant à la fois rigueur logique et habileté philosophique, s'attaque à ceux qui rejettent tout fondement théorique au Malin Génie cartésien et au Dieu percevant berkeleyen. Dans un premier temps, il s'en prend aux philosophes du langage qui, comme O. K. Bouwsma et J. L. Austin, se refusent à accorder une quelconque intelligibilité au terme de «réalité» autre que celle que nous lui accordons dans le langage courant. Cette position a pour conséquence, croient-ils, de ruiner toute différence entre réalité et illusion et par là d'interdire au Malin Génie toute duplicité à notre égard. Par la suite, McCracken s'oppose à H. Putnam en refusant le postulat de ce dernier, qui veut qu'un doute généralisé à l'égard du monde extérieur soit impossible, et il en développe toutes les conséquences.

Fort intéressant, l'article de Richard Glauser (*Berkeley, Collier et la distinction entre l'esprit fini et le corps*) se fonde sur la ressemblance entre l'immatérialisme de la *Clavis universalis* et celui de Berkeley pour rapidement montrer qu'un abîme sépare ces deux métaphysiques. Bien que leurs thèses s'énoncent souvent de manière identique, l'esprit qui les anime est radicalement différent. Cette différence, comme l'a bien remarqué Richard Glauser, tient avant tout à une différence de lecture du cartésianisme. Là où Collier pense que la relation entre un esprit et ses idées est une distinction modale, Berkeley adopte une thèse opposée où la distinction modale n'a aucune pertinence. On a donc bien affaire là à deux immatérialismes réellement hétérogènes.

Maria Teresa Monti, dans un article touffu (et parfois confus) — *Isomorphisme, signes naturels et prophéties. Les suggestions de Descartes et les solutions de Berkeley* —, revient sur ce qui a passionné tant Descartes que Berkeley, à savoir le problème de la perception optique solitaire et de son rapport avec le monde sensible environnant perçu comme lieu de communication entre les hommes. Chez Descartes, la perception visuelle fait intervenir le mécanisme physique. Voir, c'est concevoir au niveau de la glande pinéale une chose radicalement autre que celle perçue par les sens. Profitant d'une métaphore habile, Maria Teresa Monti montre que l'âme est ainsi amenée à reconstruire le monde extérieur comme le fait un aveugle par le simple toucher. Ce avec quoi il entre en contact avec sa canne et qui produit une certaine résistance est à interpréter *per se*. De même pour l'âme qui ne peut être frappée par des «phantasmes» démocritéens. Pour Berkeley, contrairement à Descartes, le monde nous parle car il est le langage de l'Auteur de la nature. Il y a bel et bien une *rerum natura* qui expulse hors de notre monde tout arbitraire divin et tout Malin Génie possible. C'est pourquoi le divers chatoyant est ordonné et ne peut nous tromper. Il agit comme un guide sûr qui, métaphoriquement, nous prévient tout comme un spectateur bienfaisant annonce à un aveugle le précipice vers lequel il se dirige.

Enfin, Jean-Michel Vienne propose de retracer l'histoire de *La substance, de Descartes à Berkeley*. Il y montre que Berkeley, en faisant d'un *self* actif la seule substance possible, s'oppose à la distinction cartésienne entre des substances hétérogènes (pensée et étendue). D'après l'auteur, un tel déplacement théorique entre Descartes et Berkeley s'explique par le recours à Locke qui s'était décidé à refuser de faire du moi moral une substance pensante. Ainsi ce dernier article s'attache-t-il avant tout à comprendre cette progression conceptuelle qui fait intervenir, selon Jean-Michel Vienne, toute une théorie de la signification car «l'esprit est moins présent selon le modèle de la substance que selon le modèle du lecteur» (p. 162).

Dans l'ensemble, le vœu pieux de Geneviève Brykman a été respecté et cet ouvrage s'inscrit à merveille dans la voie déjà tracée par les articles de Bracken, Burnyeat, Frondizi, Glouberman, Henze, Kantonen, Levine, Robinson, Sellars, Theau, Tipton ou Watson<sup>1</sup>. Mais nous aurions deux critiques à faire ici : tout d'abord, à notre avis, l'article de Wolfgang Breidert, bien qu'intéressant, n'a sans doute pas sa place ici. Il s'inscrirait plus naturellement dans un recueil sur *Berkeley et les mathématiques* que dans un ouvrage intitulé *Berkeley et le cartésianisme*. Ensuite, je déplore grandement que les exigences de la publication aient fait que les communications de Bertil Belfrage (*Berkeley's Way from a Humean towards a Cartesian Concept of the Soul*) et de Denise Leduc-Fayette (*Qu'est-ce que «parler aux yeux» selon Berkeley*) ne soient pas incluses dans ce volume. Il n'en reste pas moins que *Berkeley et le cartésianisme*, par son originalité propre et par la qualité de certaines de ces contributions, reste un instrument de travail indispensable pour les chercheurs attachés à la pensée moderne et à ces deux grandes figures qui la représentent.

Sébastien Charles  
Université d'Ottawa

1. H. M. Bracken, «Berkeley : Irish Cartesian», *Philosophical studies*, 24, 1976, p. 39-51;  
M. F. Burnyeat, «Idealism and Greek Philosophy : What *Descartes* saw and Berkeley missed», *Idealism past and present*, 1982, pp. 19-50;  
R. Frondizi, «Influencia di Descartes sobre el Idealismo de Berkeley», *Descartes. Homenaje en el tercer centenario del Discurso*, Buenos Aires, 1937, vol. I, p. 329-340;  
M. Glouberman, «Consciousness and cognition : from Descartes to Berkeley», *Studia Leibnitiana*, 14, 1982, p. 244-265;  
D. F. Henze, «Descartes vs. Berkeley : A Study in early modern metaphilosophy», *Metaphilosophy*, 8, 1977, p. 147-163;  
T. A. Kantonen, «Influence of Descartes on Berkeley», *Philosophical Review*, 43, 1934, p. 483-500;  
M. P. Levine, «Cartesian materialism and conservation : Berkeleyan Immaterialism?», *Scientific Journal in Philosophy*, 24, 1986, pp. 247-259;  
L. Robinson, «Le *cogito* cartésien et l'origine de l'idéalisme moderne», *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 123, 1937, p. 307-335 ;  
W. Sellars, «Berkeley and Descartes : Reflections on the theories of ideas», *Studies in perceptions : interrelations in the history of philosophy and science*, Columbus, Ohio State University Press, 1978, pp. 259-311;  
J. Theau, «Comment on est passé de l'idée cartésienne à l'idée berkeleyenne de la matière», *Dialogue*, 11, 1972, p. 509-534;  
I. Tipton, «Descartes' demon and Berkeley's world», *Philosophical investigations*, 15, 1992, p. 111-130 et R. A. Watson, «Berkeley in a cartesian context», *Revue internationale de philosophie*, 65, 1963, p. 381-394.